

Pensée de derrière la tête

Jean Renaud

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

Le Québec des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, J. (1992). Pensée de derrière la tête. *Liberté*, 34(5), 86–90.

JEAN RENAUD

PENSÉES DE DERRIÈRE LA TÊTE

Je l'avoue, la question de l'indépendance ne me passionne guère. Cependant, et malgré mon ennui, j'aurais pu proposer ces distinctions non point savantes, mais prudentes, qui doivent inspirer le politicien plus ou moins délivré de cet inquiétant servage envers ces borborygmes du cœur à la source de tant de bouleversements sociaux et esthétiques. J'ai préféré choisir, pour m'amuser, d'être injuste et partisan, en essayant, comme toujours, d'éloigner ceux qui seraient tentés d'adhérer à ma cause. J'ai même loué un premier ministre. Mais, à ma décharge, je dois dire que, tel Cioran, je crois qu'un bon éloge est un assassinat. Peut-être, pour l'écrivain, l'épreuve décisive est-elle de consentir à l'isolement et le plaisir suprême de ne parler que pour lui-même. Alors, une absolue franchise, néfaste à tout autre, lui est permise, surtout s'il a la chance de ne pas avoir d'influence, de ne jamais ouvrir un journal et de ne point appartenir à une coterie en fonction.

*

Que nous donnera l'indépendance? Le plein emploi? Une culture enfin libérée de l'Europe, ayant la permission, si attendue, de balbutier impunément? En somme, un grand destin! Pouvons-nous espérer devenir les Japonais de l'Amérique, nous unir dans un même «projet collectif» sous l'égide de patrons et de chefs syndicaux définitivement réconciliés, réaliser ce «Québec Inc.» rêvé par nos élites politiques?

D'ailleurs les craintes de la minorité anglophone sont frivoles. Nous parlerons tous anglais, Parizeau l'a promis. L'ordre régnera, puisqu'il ne manquera pas de policiers (autre promesse de notre libérateur). Pas de fausse modestie, nous avons un modèle à proposer au monde, ce modèle québécois inspiré de ces tyrannies lisses et indolores qu'incarnent si bien l'Allemagne et le Japon. Nous sommes aussi capables qu'eux de devenir disciplinés et serviles. Beau rêve, vraiment! Établir dans la «concertation» un capitalisme d'État, qui permettra cette victoire du collectif, c'est-à-dire du dégradant, tant désirée par nos ingénieurs sociaux humanitaristes.

Il y a malheureusement les autochtones, «nos autochtones» (comme ils disent sur les lignes ouvertes), dont les dirigeants sont aussi démagogues que nos gauchistes des années soixante. Ces messieurs, je le suppose, empêchent de dormir bien des technocrates péquistes. Mais après tout, il s'agit d'offrir plus que les gens de l'autre bord. Tout s'achète, même le vent, même la démagogie. De plus, nous nous ressemblons tellement. Chacun de son côté, on a dû s'inventer une culture, faute de l'avoir conservée. Les peuples les plus bavards sont les plus assimilés. Une culture morte s'appuiera toujours sur une montagne de revendications pour pouvoir fuir sa propre vacuité. Ainsi du croyant. Il se fait intégriste faute d'avoir gardé la foi.

Le rêve péquiste plaît à nos écrivains. Ils subodorent, avec raison, un bon traitement. Ils aspirent à servir des princes de leur sang. Les péquistes sont parfaits. Seulement un peu embarrassés par leur nationalisme. Groulx les encombre. Sans cette tache, ils mériteraient d'être aux côtés de Trudeau, notre jacobin accompli, qui fut capable, comme les grands ancêtres de 1789, d'allier les grands principes au mépris des personnes. Pauvres Anglais! Cette merveilleuse tradition britannique, si équilibrée, si respectueuse des droits individuels, si méfiante envers tous ces jongleurs déracinés qui méprisent l'expérience, le Canada l'a perdue

sous le règne d'un Québécois mystagogue. Nos compagnons de route ont été d'impeccables gobeurs. Richler en témoigne, cet inconditionnel admirateur de notre cracheur de charte et de mesures de guerre.

Pour ma part, peu impressionné par cette promesse d'un Québec idyllique, prospère et inhumain, je mets, comme beaucoup de Québécois, mon espoir «politique» en Robert Bourassa. Tout en lui respire le scepticisme, la fatigue, l'épuisement vital, qualités rares chez les politiciens. Mais il est mal entouré. Que l'on pense à Gérard Tremblay, cet affreux boute-en-train, qui, d'ailleurs, en bon «bâtisseur», a un accent japonais. Je crains en politique les doctrinaires: un indépendantiste ou un fédéraliste «convaincus» m'apparaissent tels des animaux étranges et, surtout, dangereux. Bourassa, lui, pratique un art délicat et précieux, celui de n'aller nulle part. S'il réalise l'indépendance (je n'ai rien contre, même si c'est peu probable), ce sera par prudence et sans y ajouter, en prime, un nauséabond «projet collectif».

L'erreur est d'élever la politique au rang de la tragédie et d'exciter la multitude au nom de vagues pensées propres à éveiller d'obscurs instincts. «Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation», disait Rivarol. On a vu, chez nos voisins du Sud, les bas-fonds s'agiter. Il faut être un inconscient ou une crapule pour bénir les espérances informes de la canaille. Mais on ne se préservera jamais de ces idéologues qui veulent imposer aux hommes le misérable idéal d'une bergerie florissante. Ils y croient. À ceux qui n'y croient pas ou qui voient en ce rêve un cauchemar, que reste-t-il sinon de s'allier aux quelques bien-pensants terrorisés à l'idée de perdre les modestes acquis, toujours un peu ternes, le plus souvent matériels, d'une civilisation sans grandeur? Je ne raille pas ces craintes. J'honore, avec une idée «de derrière la tête», cette pusillanimité. Il faut se méfier, en politique bien plus qu'en littérature, des bons sentiments, et surtout des grands sentiments. Si les foules sont

terrifiantes, les ingénieurs sociaux, les progressistes, les socialistes technocrates le sont plus encore, eux qui pensent connaître mieux que le peuple ce dont il a besoin.

La politique n'a pas pour vocation de recréer le paradis terrestre. Sa grande tâche, au contraire, est de tenter d'éviter que le monde ne devienne un enfer («congeler un tout petit peu la Russie», disait Leontiev). Cela veut dire donner une mince chance à l'individu, à tout ce qui s'oppose à la perfection mécanique, à ce qui est à l'écart: le secret du monde, son mystère, n'appartient pas à la politique. Rien de ce qui compte n'est politique. Ne s'agit-il pas de conserver au rêve son lieu véritable pour qu'il ne se corrompe pas?

J'aime Bourassa parce qu'il *temporise*. Ce mot évoque bien l'effort de durée, fin ordinaire de la politique. Celle-ci, si elle reste dans son ordre subalterne, a un caractère de compromis perpétuel, de platitude un peu scandaleuse aux âmes ardentes ou égarées. Mais vive la platitude si elle aide à nous sauver de notre féroce propension à de sanglantes béatitudes! Que l'utopie n'insulte pas l'humble réalité. Je porte autant qui quiconque la mélancolie et la honte d'exister en ce monde «où l'action n'est pas la sœur du rêve». Mais laissons au rêve sa dignité faite de permanence et d'impuissance. Le libéralisme (celui de l'Angleterre) a eu le grand mérite d'être médiocre, de ne contenter aucun cœur un peu fervent et de nous laisser tranquilles.

«Que mon cœur ne se taise jamais», chante le psalmiste. L'extension perverse de la sensibilité à laquelle nous appelle la rhétorique humanitaire et utopienne préfigure un terrible silence du cœur. Je méprise ces intellectuels qui pétitionnent sans relâche pour des causes qu'ils ignorent. Ils ont oublié leur âme sur la place publique, à la manière de leur aïeul Rousseau, amoureux de l'humanité entière et incapable de s'occuper de ses enfants.

Je serais épouvanté par un monde qui comblerait l'attente des hommes, mais je le vois venir. Le plus grand péril, atteignant une sorte de limite, d'accomplissement durable

de l'avilissement, de cet avilissement des cœurs prévu par Baudelaire, c'est l'insensibilité, une insensibilité prospère et abstraitement généreuse qui aura su s'assimiler à ce monde fini. Ce morne idéal est soutenu par toutes les «forces progressistes», comme dit Bernard Landry. Les péquistes sont de dignes intercesseurs dans l'avènement de la république universelle.

L'espérance du monde est d'être libéré de l'angoisse, et donc de la liberté, d'accomplir une rédemption contrôlée, un plan quinquennal ontologique, un paradis parodique qui serait proprement l'enfer. Je doute que l'on puisse s'opposer longtemps à cet interminable bêlement des journalistes et des politiciens. Mais les âmes mortes sont leurs élues et on ne meurt pas d'être déjà mort. Les mystiques ont toujours eu raison. Quand tout s'achève dans un bavardage vide de sens, dans une tragédie plane et grise, quand tout s'étale, uniformément absurde et vil, seules les cathédrales édifiées sur la fine pointe de l'âme, en marge et à rebours, indiquent qu'au-delà du refus, il est encore une demeure.